

FRC. 1. 6253 a
Case
FRC
15798

L'ORATEUR

DES ÉTATS - GÉNÉRAUX.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez GARNÉRY, & VOLLAND Libraire, quai des
Augustins, n°. 25.

1789.

THE NEWBERRY
LIBRARY

RECEIVED

NOV 10 1880

THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS

WASHINGTON

RECEIVED
NOV 10 1880

THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS

WASHINGTON

RECEIVED
NOV 10 1880



THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS

WASHINGTON

RECEIVED
NOV 10 1880

THE
LIBRARY OF THE
CONGRESS

WASHINGTON

SUITE DE L'ORATEUR

DES ÉTATS-GÉNÉRAUX,

POUR 1789 (1);

*Adressée aux François, aux Membres de
l'Assemblée Nationale, à tous les Peuples
de l'Europe & à tous les Rois de la terre;
divisée en cinq Discours.*

PREMIER DISCOURS.

JE l'avois dit, Peuples François (2)! vous deviez triompher de la tyrannie & des tyrans. Vous deviez élever le grand édifice de votre gloire &

(1) *L'Orateur des Etats - Généraux*, brochure de 46 pages, a paru vers la fin d'Avril dernier, à-peu-près au commencement de la tenue des Etats - Généraux. Je ne parlerai point du succès prodigieux qu'elle a eu; c'est à ceux qui l'ont lue, qu'il appartient d'en juger.

(2) *L'Orateur des Etats - Généraux pour 1789*, page 14 de la quatrième édition de Paris, s'exprime ainsi: « Quel

de votre prospérité, sur les ruines du despotisme & de l'aristocratie aulique & ministérielle. Après avoir servi d'auxiliaires à la liberté de l'Amérique, vous deviez donner à l'Europe étonnée l'exemple de la liberté en France. Vous avez vaincu vos ennemis; vous avez déconcerté tous leurs projets, dévoilé toutes leurs perfidies, anéanti toutes leurs espérances. Voyez-les! comme leur rage se morfond dans son orgueilleuse impuissance. Jouissez à votre aise de l'humiliation profonde où les plongent pour jamais leur im-

spectacle imposant!... le plus grand Peuple de l'univers représenté par lui-même!... Quel jour célèbre!... Les François s'élevant enfin à la hauteur de leur dignité réelle & de leur vraie valeur nationale!... Quelle révolution!... Le despotisme qui les opprimoit progressivement depuis neuf cents ans, expirant enfin de honte & de rage!... Quel triomphe!... La liberté qui s'avance & qui va couronner leur patience & leur courage!... Oui, tous nos braves Soldats, pénétrés d'un saint respect, baisseront la pointe de leurs armes devant l'Auguste Majesté de cette Assemblée; ils ne la dresseront que contre les ennemis de nos droits & de notre liberté. Qu'ils tremblent ces ennemis! qu'ils fuient de nos confins! Leurs iniquités sont connues; le jour des vengeances est arrivé; la France abaissée trop long temps, vient enfin de lever la tête ».

J'é crois que c'est bien là une prédiction complète de tout ce qui est arrivé.

péritie criminelle & leur aveugle atrocité. Les insensés ! Ils croyoient que trente millions d'hommes, courroucés d'une indignation trop long temps concentrée, éclairés du flambeau d'une raison universelle, & remplis du saint amour de la liberté, deviendroient facilement le jouet de leurs manœuvres puériles & de leurs barbares projets. Ils ne sçavoient pas, non, ils ne sçavoient pas, (car la Providence obstrue l'esprit des méchants) que tous leurs plans étoient renversés dès leur formation ; que d'avance toutes leurs mines & contre-mines étoient éventées ; que leurs moindres idées même étoient pénétrées avant de naître. Trente millions d'hommes, qui s'unissoient par les mêmes sentiments, qui agissoient pour le même intérêt, qui multiplioient leur courage du courage de tous leurs Concitoyens, qui développoient leurs lumieres, leurs talents & leur activité en tout sens & en même temps ! Etoit-ce donc là une masse de puissance, que quelques enfants gâtés & quelques femmelettes imbécilles & corrompues, pouvoient mouvoir ou dissoudre à leur gré ?

Mais pourquoi nous occuper encore de ces personnages errants & fugitifs ? Sans Patrie, quelque part qu'ils soient, parce qu'ils ont trahi la leur, à la face du ciel & de la terre, abandonnons-les à la honte de leur existence, & à l'oppro-

bre de l'histoire : songeons , Peuples François ! songeons , à consommer le grand œuvre que nos illustres Représentants ont commencé avec tant d'énergie , & qu'ils suivent avec tant de talents & de succès.

A peine le courageux Philadelphie a-t-il déclaré les droits de l'homme en Amérique, que ces droits sont déclarés en France : mais pour remplir les décrets d'une Providence universellement bienfaisante , & pour satisfaire à la destinée morale de tout le genre-humain , ils doivent être déclarés sur toute la surface du globe , & pour tous les hommes , & pour tous les Gouvernements : car s'il existoit une forme de Gouvernement , qui ne parût pas s'accorder avec la déclaration ou le maintien du moindre de ces droits , il faudroit anéantir ce Gouvernement pour jamais. Ces droits sont uniformes ; ils sont univoques ; ils sont les mêmes pour les Habitants de toutes les Villes , pour ceux de toutes les campagnes , pour les Nations des quatre continents. Déclarons-les hautement & par-tout , ces droits , ces imprescriptibles droits de la nature & de la raison : faisons retentir sans cesse , & d'un pôle à l'autre , leurs axiômes immortels ; & que nos voisins , frappés de la révolution mémorable qui vient de s'opérer parmi nous , en imitant notre exemple , le propagent aux deux extrémités de la terre.

Droits de l'homme.

L'HOMME EST NÉ LIBRE ; IL DOIT VIVRE LIBRE ; IL DOIT MOURIR LIBRE : en trois mots, voilà les véritables droits de l'homme ! les altérer, c'est ne les pas connoître ou les dissimuler.

Par la première déclaration, nous annonçons une vérité universelle, éternelle, inaltérable : nous reconnoissons la liberté naturelle & individuelle, cette liberté, indépendante de toute convention humaine & sociale (1).

(1) Le premier pas que fait l'homme sur la terre est celui de la liberté. Il jouit de cette liberté dans l'enfance & dans l'état de sauvage. Ce n'est qu'en passant de l'un de ces deux états primitifs à celui de société, qu'il est forcé de se plier aux erreurs & aux préjugés des contemporains auxquels il se trouve associé : d'où quelques Philosophes ont conclu d'avance, sans rien approfondir pour la suite des temps, que la société étoit un état de corruption absolue. Sans doute l'état de société est devenu dangereux pour des hommes sortant de l'enfance ou des forêts ; chez qui la nature est toute neuve, & chez qui l'instinct des passions & des besoins agit sans réflexion & sans expérience. Sans doute, dans ce conflit de passions & de besoins, agissants & réagissants vaguement & au hasard, les sociétés jusqu'à ce jour ont dû se fourvoyer, & se livrer à une politique incertaine & à des

Par la seconde déclaration, nous annonçons une vérité également universelle, éternelle & inalté-

Législateurs égoïstes. Mais l'expérience des malheurs, mais la réflexion ne ramènent-elles pas progressivement les individus & les Nations à des principes ? Mais la société, pour laquelle l'homme est essentiellement destiné, en ouvrant la porte à tous les écarts & à tous les abus auxquels l'esprit humain est sujet, n'a-t-elle pas aussi développé toutes les vertus & les talents dont il est susceptible ? N'est-ce donc pas par le choc des opinions & des intérêts divers, qu'une opinion générale s'est établie, & qu'un intérêt public a été connu ? N'est-ce pas du combat des Sophistes & des vrais Philosophes, sur la nature des principes physiques & moraux, qu'est résultée une raison universelle des choses ? N'est-ce pas de l'excès des folies que sont provenues l'idée & la pratique de la sagesse ? N'est-ce pas enfin des extravagances incroyables où le despotisme s'est porté de nos jours, que va naître la liberté raisonnée des Peuples ? La société sans doute, a corrompu des millions d'individus, qui ont passé sur la terre comme des vapeurs funestes ; mais elle n'a point corrompu les principes éternels de justice & de raison que comporte l'organisation de l'espèce humaine. Ces principes déposés dans l'ame de quelques individus, ont pris au contraire plus de force & d'extension que jamais ; & la société, qui fut un mal pour l'homme brut, au sortir de l'état de sauvage, est destinée aujourd'hui à devenir la source de toutes les félicités possibles pour les Peuples éclairés.

table : nous reconnoissons la liberté civile , cette liberté associée à la liberté des autres , qui ne doit nuire à personne , sous peine d'être blessée elle-même , & dont l'assurance & la garantie sont réciproques & générales.

Par la troisième déclaration , nous annonçons également une vérité universelle , éternelle & inaltérable : nous reconnoissons la liberté de conscience & d'opinion , cette liberté qui tient à la pensée de l'homme ; qui développe toutes ses facultés intellectuelles au milieu des facultés intellectuelles de ses semblables ; & dont l'essor est le grand véhicule de l'esprit , de la raison & du génie.

Viennent ensuite les droits du Citoyen , qui dérivent en premier principe & en ligne immédiate , des droits de l'homme.

Droits des Citoyens.

Tous les hommes sont égaux en droits , parce qu'ils sont nés tous libres , parce qu'ils doivent vivre tous libres , parce qu'ils doivent mourir tous libres.

Cette égalité de droits vient de leur association même , dans laquelle chacun a porté , pour sa légitime , non seulement le principe de son droit naturel , qui est le même que celui des

autres, mais le concours de sa raison, de sa force, de son industrie, pour garantir le droit commun, comme le droit commun garantit le droit individuel.

C'est dans ce droit commun, que les produits ou l'héritage des produits de la force, de la raison, de l'industrie, qui ne blessent point la force, la raison & l'industrie des autres, trouvent & donnent une garantie inviolable & réciproque : c'est en un mot dans le droit commun de tous, que la justice naturelle & l'intérêt de tous ont placé le droit sacré de la propriété de chacun.

Tels sont les droits du Citoyen, d'où dérivent en ligne immédiate les droits des Nations.

Droits des Nations.

Tout principe d'association dérivant du droit commun à tous, il est évident que tout pouvoir quelconque réside essentiellement, politiquement & générativement dans le Peuple associé; que toute fraction morale ou métaphysique de ce pouvoir ne peut émaner que de lui; & que comme cette fraction de pouvoir n'émane que de lui, elle ne peut absolument être employée qu'à son avantage & valoir qu'à son profit.

Quels sont maintenant les droits des Rois,

que quelques personnes ont voulu mettre avant ceux des Nations , en prenant la préséance du Roi sur chaque individu de sa Nation pour une preuve de sa supériorité sur la Nation toute entière ? Ces droits sont simples ; ils dérivent de la nature même des principes que je viens de développer. Les Rois ou Chefs, (car le mot de *Roi* n'a pas une vertu plus magique que celui de *Chef*) comme hommes, ont tous les droits communs aux autres hommes ; & comme Rois, ils n'ont que des devoirs à remplir. Ces devoirs, à la vérité, sont plus grands & plus sérieux que ceux des autres hommes ; & pour cela, on leur accorde des prérogatives & des distinctions particulières ; mais il ne s'en suit pas de là que la commission de faire exécuter la Loi, soit un droit qui tienne à l'essence corporelle & individuelle de leur personne ; ce droit ne tient qu'au nom que la Nation leur a donné, & qui est le signe politique d'un pouvoir délégué ; & c'est en faveur de ce signe que leur personne est sacrée, & que les Peuples consentent à leur donner une portion considérable des revenus de l'Etat, pour représenter dignement. Ainsi ce seroit errer de fantôme en fantôme, que de chercher dans le mandat tacite ou formel d'un Chef destiné à faire exécuter la Loi, (*ce Chef eût-il le nom de Dieu, au lieu de celui de Roi, ou d'Empereur*)

autre chose que des devoirs ; car s'il avoit des droits , je ne dis pas supérieurs à ceux des Peuples , mais seulement indépendants de ces Peuples ou insubordonnés à leur censure législative , on comprend facilement qu'il auroit bientôt la toute-puissance arbitraire ; car , encore une fois , la Déclaration des droits de l'homme , de ceux du Citoyen & de ceux des Nations , seroit incon-
séquente & fausse , & les hommes ne seroient pas tous nés libres ; ils ne seroient pas tous égaux en droits ; tous les pouvoirs enfin ne résideroient pas dans le Peuple , si un seul d'entr'eux prétendoit par sa naissance , ou par un titre quelconque , avoir des droits différents & indépendants de ceux des autres.

Peuples de la terre ! voilà les vrais principes. En vain , les demi-savants , les demi-politiques , les demi-Patriotes , ou les hommes de mauvaise foi voudroient-ils les plier à leurs idées , à leurs intérêts , à leur orgueil , à leur faiblesse , & prétendre ne pouvoir les appliquer au Gouvernement Monarchique , ces principes ne varieront jamais ; jamais , ils ne s'allieront qu'avec des principes homogènes : jamais , la démonstration rigoureuse des vérités qu'ils présentent , ne sera subjuguée par aucune démonstration contraire. Jamais enfin , on n'imprimera dans un cerveau bien organisé , qu'il est des hommes sur la terre

qui ont des droits supérieurs aux autres, & indépendants du droit commun des Nations, parce qu'ils s'appellent *Rois* ou *Empereurs*, quoique cependant tous les hommes soient égaux en droits.

SECOND DISCOURS.

Le Veto.

Si la perfectibilité de l'organisation & de l'éducation humaines peut nous faire espérer que les vérités que je viens de démontrer par elles-mêmes, ne seront bientôt plus une énigme pour personne, l'idée d'un *Veto Royal* dans notre future Constitution, sera bientôt aussi reléguée dans la classe des abstractions anti-nationales, d'où l'on n'auroit jamais dû la tirer (1).

(1) Je crains fort que cette idée anti-Nationale d'un *Veto Royal*, ne nous amène au printemps prochain une armée d'Autrichiens & de Hongrois que nous serons obligés d'enterrer sur nos frontières, ou d'éclairer sur leurs droits, par des traductions allemandes de nos meilleurs écrits relatifs à la liberté & à l'égalité des droits des hommes. L'Empereur croira peut-être avoir une belle occasion de venir nous attaquer, pour avoir refusé le *Veto* absolu au Roi : il voudra peut-être per-

Ce talisman politique (le *Veto*) dont le Peuple Romain se servit , avec raison , parce que tout ce qui est utile au Peuple , est bon en soi-même & vrai en ptincipes , ne peut & ne doit , par cette raison même , sous aucun rapport & sous aucun prétexte , se déposer dans les mains de celui que la volonté générale arme déjà du glaive de la Justice. Il faudroit peu connoître le cœur humain , pour ne pas comprendre que cette amulette vertigieuse rameneroit bientôt l'imagination d'un Monarque dans le cercle magique & vicieux des espérances & des prétentions du pouvoir arbitraire ; & plus la constitution du Gouvernement s'opposeroit à ses tentatives , plus ce Monarque seroit malheureux. Hommes sages & éclairés , dignes Représentants de la Nation ! c'est à vous à qui je m'adresse : jugez de cette vérité , & voyez les erreurs funestes auxquelles un Monarque est sujet , quand son imagination n'est pas contenue dans les principes & les bornes d'une logique universelle , & quand il se laisse persuader que le droit des Nations n'est rien , s'il ne l'a

suader aux autres Puissances qu'il est de leur intérêt de l'appuyer ; mais si les autres Puissances entendent bien leurs intérêts , elles se réuniront contre lui , pour abattre enfin cet orgueil autrichien & cette ambition extravagante qui font le malheur de l'Europe , depuis cent ans au moins.

reconnu. Rappelez-vous le paragraphe suivant, extrait du Discours du Roi, du 23 Juin dernier, à l'Assemblée Nationale.

« Réfléchissez, Messieurs, qu'AUCUN de vos
 » projets, AUCUNE de vos dispositions ne peut
 » avoir force de loi sans mon approbation *spé-*
 » *ci*ale. Ainsi je suis le garant naturel de vos
 » droits respectifs, & tous les Ordres de l'Etat
 » peuvent se reposer sur mon équitable impar-
 » tialité. Toute défiance de votre part seroit une
 » grande injustice. C'est moi, jusqu'à présent,
 » qui fais tout pour le bonheur de mes Peuples;
 » & il est rare peut-être que l'unique ambition
 » d'un Souverain soit d'obtenir de ses Sujets
 » qu'ils s'entendent enfin pour accepter ses bien-
 » faits ».

Tout est changé, me dira-t-on, depuis le 23 Juin. Mais le cœur humain est-il aussi changé? Est-on bien sûr que le *Veto* absolu ou le *Veto* suspensif n'autoriseront pas les Aristocrates à dire que l'on a été forcé de reconnoître que le Roi avoit raison, & que l'Assemblée Nationale ne pouvoit rien faire sans son *approbation spéciale*? Est-on bien sûr que l'un ou l'autre de ces *Veto*, au lieu d'affermir notre constitution, ne sera pas au contraire le véritable germe de sa destruction? Est-on bien sûr qu'il n'y a pas mille manieres d'interpréter ces *Veto*, pour ceux qui auroient intérêt de les in-

interpréter à leur fantaisie ? Est-on bien sûr que ces interprétations complaisantes ne rameneroient pas les idées de plusieurs personnes aux propres expressions du paragraphe que je viens de citer ? Qu'on relise ce paragraphe , & qu'on me permette ensuite d'observer , que pour rétrograder jusqu'au point d'où l'on étoit parti , ce n'étoit pas la peine d'avancer.

La distinction des *Veto* est absurde en elle-même , par la raison que si l'un ne peut avoir lieu , l'autre est également inadmissible. Mais saisissons , s'il est possible , & en peu de mots , tous les éléments dont cette question se compose en général , & donnons-lui toute la force de raisonnement que ses partisans réunis peuvent y mettre.

Le *Veto* doit mettre le Roi en rapport réciproque de raison avec son Peuple (M. Barnave). Il frappera sur un décret qui blesseroit le pouvoir constitutif (M. Target). J'observerai d'abord que le rapport réciproque de raison qui doit exister entr'un Roi & son Peuple , ne peut jamais exister que par un Corps intermédiaire , qui est le Corps des Représentants de la Nation , librement élus par elle , & doués par elle du pouvoir législatif : s'il en étoit autrement , le Corps législatif national seroit nul dès ce moment , ou n'existeroit pas du tout. Cette vérité se démontre clairement d'elle-même , par le Gouvernement Turc & par

tous les Gouvernemens despotiques, où le Chef agit immédiatement sur le Peuple, soit en bien, soit en mal, & en reçoit de même la réaction, soit pour l'élever sur le Trône, ou lui couper la tête. Ainsi le rapport réciproque *de raison* du Roi avec son Peuple, quand même il ne dureroit qu'un mois, nous reconduiroit droit au despotisme ou à la démocratie; ce que je démontrerai encore dans un instant, sous des rapports mathématiques. Ainsi la raison donnée par M. Barnave, en faveur du *Veto*, est inadmissible.

Je demande, en second lieu, à qui appartient le droit de juger un décret qui blesseroit le pouvoir constitutif? Est-ce au pouvoir constituant ou au Roi? Ce seroit au Roi sans doute, si le *Veto* avoit lieu; mais comme le pouvoir législatif & le pouvoir judiciaire ne peuvent jamais s'aliéner, ni se transmettre d'une collection d'hommes à un seul homme; & que l'intelligence de tous ne se transfère pas dans l'intelligence d'un seul, je ne vois pas comment le Roi pourroit ou auroit le droit de juger que tel ou tel décret du pouvoir législatif blesse le pouvoir constitutif; car en dernière analyse, le pouvoir constitutif n'a de compte à rendre qu'au pouvoir constituant, & jamais à un pouvoir constitué. Or le pouvoir exécutif est un pouvoir constitué, non pour contrôler, juger, approuver, désapprouver ou suspendre les dé-

décrets du pouvoir législatif, mais pour faire exécuter ces décrets, quels qu'ils soient ; sans quoi le pouvoir exécutif ne seroit pas subordonné au pouvoir législatif, comme il doit l'être pour l'organisation & l'harmonie du Gouvernement. Ainsi de quelque manière qu'on tourne dans ce cercle de raisonnemens, on n'en sortira jamais qu'en convenant que l'idée d'un *Veto royal* est l'effet d'une précaution exagérée, inconstitutionnelle, irréfléchie, nullement nécessaire en aucun temps, & dangereuse à tout moment.

Le *Veto*, dit M. de Mirabeau, suspendra & arrêtera l'action du Corps législatif, quand la Constitution sera faite, & qu'il s'agira seulement de la maintenir. Je demande d'abord quelle sera cette action ? Sera-t-elle favorable aux mœurs, à la liberté, à la Constitution ? Il n'y aura rien à dire. Sera-t-elle destructive de la Constitution ? On ne peut le supposer, à moins de supposer aussi que le pouvoir constituant n'ait commandé lui-même cette destruction ; car s'il ne l'avoit pas commandé, il seroit assez fort, je pense, pour l'empêcher. Or si le pouvoir constituant est assez fort pour empêcher le Corps législatif délégué de se rendre aristocratique, je ne vois pas que la crainte prématurée de cette aristocratie future, doive nous déterminer d'avance à donner au Roi le *Veto* du Peuple ; c'est-à-dire, à le douer d'une

vertu qui n'appartient qu'au Peuple, & qui rendroit le Roi maître des bras & des volontés du Peuple, pour les opposer aux Représentants de ce Peuple, quand il le jugeroit à propos, & sous des prétextes que lui seul ou ses Ministres auroient trouvés suffisants. Je demande ensuite, comment on peut s'imaginer que le Roi maintiendrait mieux la Constitution que la Nation entière, étant le distributeur de toutes les grâces pécuniaires, de toutes les pensions, de toutes les grandes places & des Bénéfices ecclésiastiques ? A-t-il donc un intérêt plus grand que nous à conserver notre liberté & nos droits ? Non, je le dis franchement : j'admire avec toute l'Europe les talents & le génie de M. de Mirabeau ; j'aime le Roi autant qu'aucun François puisse l'aimer ; mais je pense que pour la gloire & le repos de ce bon Monarque, ainsi que pour la prospérité de la Nation & le maintien de ses droits, il faut laisser tomber dans l'oubli l'insurrection du *Veto* royal, absolu ou suspensif, & qu'il faut se réduire, pour la sanction, à la simple promulgation de la Loi. La Providence qui nous a si bien servis depuis quelque temps, & les progrès rapides d'une raison universelle, feront le reste.

Je vais démontrer maintenant que l'équilibre des pouvoirs dans une machine politique bien organisée, ne peut nullement dépendre, ni d'un

Veto royal, ni d'un *Veto* populaire, mais de la distinction précise & de la séparation bien marquée de ces mêmes pouvoirs; distinction & séparation qui, en rendant les mouvements de la machine simples & faciles, éviteront tous les frottements & les chocs qui pourroient bientôt la détruire; & pour arriver à cette démonstration, je commencerai par faire évanouir l'argument le plus fort en faveur du *Veto*.

« Sans un droit de résistance dans la main du Dépositaire de la force publique, dit M. de Mirabeau, cette force pourroit souvent être réclamée & employée malgré lui à exécuter des volontés contraires à la volonté générale : toutes les objections disparaissent devant cette grande vérité » (1).

Observons bien que cet argument ne présente une grande vérité que relativement aux Ministres, qui peuvent abuser, au nom du Monarque, de la force publique confiée à ce Monarque; mais qu'il n'est nullement fondé en raison, ni relativement au Peuple, qui n'abuse jamais de rien, si on n'abuse pas de lui; ni relativement aux Corps législatifs ou judiciaires, qui n'abuseront & ne pourront jamais abuser de rien, si leurs pouvoirs sont séparés entr'eux & distincts de celui du Monarque; ou si le Monarque n'a aucun moyen de

(1) *Courier de Provence*, Numéro XXXV, p. 9.

les corrompre ou de les dominer. L'exemple de l'Angleterre, que M. de Mirabeau nous donne pour prouver la nécessité d'un *Veto* royal, (comme si notre Constitution, pour plaire aux Anglois, ne devoit pas être plus parfaite que la leur) nous prouve au contraire que c'est précisément par la facilité qu'a le Monarque de corrompre les membres des deux Chambres du Parlement, & d'influer sur la législation par son droit de *Veto* ; que c'est précisément, dis-je, par ces deux moyens combinés, que le Gouvernement Anglois éprouve tant d'embarras & de frottement dans ses rouages politiques, & que la machine en est presque entièrement usée, quoiqu'elle ait à peine cent ans d'existence. Personne n'ignore d'ailleurs qu'en politique, le droit de résistance amène bientôt celui d'attaque ; & qu'en physique, c'est par la résistance de deux corps qui sont sans cesse en frottement l'un contre l'autre, que ces deux corps se détruisent. Or, quand on trouvera sans cesse le pouvoir législatif entre le pouvoir exécutif & le Peuple, il n'y aura point de frottement dangereux entre le Peuple & le Roi. Or, quand vous aurez toujours le pouvoir constituant entre le pouvoir législatif & le pouvoir exécutif délégués, vous n'aurez nullement à craindre que ces deux derniers pouvoirs empiètent l'un sur l'autre ; & c'est précisément pour qu'ils n'empiètent pas l'un sur l'autre, qu'il ne faut pas donner au second la moindre fraction morale ou

politique du premier ; car c'est plutôt de l'exécution de la Loi , que de sa formation , que dérivent l'abus & la décomposition insensible de cette Loi. La Loi, en un mot, est fixe , tandis que le mode d'exécution est mobile ; & c'est précisément parce que le mode d'exécution est mobile , que le Monarque ne doit jamais approcher la Loi ni la toucher. Il doit seulement la montrer de loin , avec le doigt, si je puis me servir de ce terme , en disant au Peuple : *obéissez à cette Loi que vous avez faite , & à laquelle vous vous êtes soumis ; obéissez-y , sous peine de voir vos Concitoyens y désobéir à votre détriment ; & sous peine encore d'être frappé du glaive dont vous m'avez donné la direction* (1).

Tels sont , illustres Représentants de la Nation , les fonctions augustes & les droits précis d'un Chef ou Monarque dans un Gouvernement sage & bien combiné. Tel est le rapport mathéma-

(1) Si l'on veut voir dans l'histoire , des preuves non équivoques de l'infidélité continuelle des Rois à tenir leur parole & de la nullité de tous les Etats-Généraux de France, sur-tout depuis le treizieme siecle jusqu'en 1614, on n'a qu'à lire la brochure qui a pour titre : *Considérations , recherches & observations sur les Etats-Généraux* , qui a paru au mois d'Avril dernier , & qui se vend chez Le Jay , Libraire , rue de l'Echelle , à Paris.

rique des pouvoirs constitués au pouvoir constituant. Telle est la ligne de démarcation qui doit être tracée entre le pouvoir exécutif & les deux autres pouvoirs délégués. Le pouvoir exécutif montre la Loi de loin, sans y toucher ; & la Loi rendant ses oracles, au signal donné par le Monarque, le pouvoir judiciaire retient ou fait tomber le glaive qu'il a sans cesse dans la main.

J'ajouterai encore, que les craintes & le raisonnement de M. de Mirabeau, sur l'établissement progressif de la domination de douze cents Aristocrates, & sur l'anéantissement de l'autorité royale, seroient parfaitement justes, s'il étoit vrai que le Peuple ne soit rien, parce que depuis douze siècles, en France, il n'avoit été compté pour rien. Mais comme il est vrai de toute éternité, que le Peuple est tout ; mais comme il est vrai aujourd'hui, que le Peuple s'est enfin aperçu qu'il étoit tout ; non-seulement pour la force des bras, mais pour la force des droits ; le principe de sa toute-puissance revient à son application naturelle ; & l'on peut s'en rapporter à lui, autant pour dissiper les craintes de l'illustre Député, que pour rétablir l'équilibre politique du Gouvernement qu'on voudroit fonder sur la magie d'un *Veto* royal.

Au reste, quand nous aurons éprouvé les dan-

gers d'un Corps législatif permanent, dont les Membres se renouvelleront tous les ans ou les deux ans, comme nous avons éprouvé depuis cinq cents ans, l'horrible influence du despotisme héréditaire d'un seul, nous pourrions, alors, croire à la nécessité d'un *Veto* royal; mais en attendant, ce seroit un piège dans lequel nous aurions donné bien gratuitement; car M. de Mirabeau a beau dire, l'expérience du passé est le salut de l'avenir.

TROISIEME DISCOURS.

Nous avons conquis notre liberté; nous avons déclaré les droits de l'homme; nous avons posé les vrais principes de ces droits & des différents pouvoirs politiques des Gouvernements; nous avons commencé le superbe édifice de la prospérité & de la gloire Nationales-Françoises; jettons maintenant un coup-d'œil sur l'état actuel des Nations de la terre, & considérons un moment les scènes diverses qui s'y sont passées depuis cinquante ans.

Les cinquante dernières années de ce siècle seront singulièrement remarquables : 1°. par le regne de Frédéric II., Roi de Prusse; 2°. par l'existence de deux femmes, Marie-Thérèse & Catherine II, qui ont troublé & bouleversé l'Eu-

rope pendant trente ans ; 3°. par l'indépendance de l'Amérique ; 4°. par les révolutions de l'Indostan & par celle de Hollande ; 5°. par l'esprit philosophique qui a remplacé presque par-tout l'ignorance & le bel esprit , & qui étend aujourd'hui son influence de toutes parts ; 6°. par l'excès de la dépravation des mœurs, des idées & des principes politiques dans presque toutes les Cours de l'Europe ; 7°. par les efforts des amis de l'humanité & de la raison , qui , en méditant sur le système d'une liberté universelle , n'ont point oublié le sort des malheureux esclaves noirs (1) ; 8°. par la guerre injuste des deux Cours Impériales contre les Turcs (2) ; & 9°. par la mé-

(1) C'est à M. Brissot de Warville , dont le zèle & l'activité pour le bien public sont vraiment admirables , qu'on doit en France l'institution de la société connue sous le nom d'*Amis des noirs*. Ses excellents & nombreux ouvrages n'ont jamais eu pour objet que la liberté des Peuples & le bonheur de l'humanité. Ils ont singulièrement influé sur la révolution actuelle. M. de Mirabeau & lui sont , à coup sûr , les deux Ecrivains qui ont joué le plus grand rôle dans cette circonstance. La Nation leur doit , à chacun , une belle couronne civique.

(2) Un certain Auteur auroit peut-être quelque reproche à se faire , lorsque , dans son *Essai politique sur le partage de la Turquie d'Europe* , imprimé en 1776 , il excitoit les deux Cours Impériales à faire la guerre

morable révolution de France , des 14 Juillet & 4 Août derniers.

Le regne de Frédéric II a fait connoître aux hommes ce que doit être un Roi , & aux Rois ce que c'est qu'un homme. Ce Roi , véritablement homme , a reconnu l'égalité de droits entre les hommes ; il a mérité , par-là , leur respect , comme il a mérité leur admiration par ses talents (1). Ce Prince , le seul depuis Charlemagne dont l'histoire des Nations de l'Europe puisse vé-

aux Turcs ; mais ces deux Cours ont si mal saisi leur temps , & nous en avons si bien profité pour conquérir & affermir nos droits , & notre liberté , que je suis persuadé que c'est la Providence qui a inspiré cet essai politique ; afin de détourner l'attention de la Maison d'Autriche des affaires de la France , & la mettre dans l'impossibilité de nuire à la révolution. L'Auteur doit donc se féliciter d'avoir été , pour cette fois , un mauvais conseiller.

(1) C'est par l'ascendant de son génie , plus que par le perfectionnement de la tactique des armées , que Frédéric le Grand a dompté la fortune ; c'est par le despotisme du génie , & non par celui du pouvoir , qu'il gouverna ses Peuples. S'il fut sévère sur la discipline militaire , c'est qu'il sentit qu'il n'y avoit d'autres moyens de réprimer l'ambition de ses ennemis , que d'avoir de meilleurs Soldats qu'eux.

ritablement s'honorer , paroît avoir fermé pour long-temps la liste des grands Rois.

L'Histoire des deux Impératrices, Marie-Thérèse & Catherine , nous a appris que le gouvernement des femmes est trop dangereux ; & que , bornées par leur nature , à plaire & à propager l'espece humaine , elles en deviennent le fléau , dès l'instant qu'elles s'appliquent à la politique , à la législation & à la conduite des Empires. Marie-Thérèse a posé , dans sa Maison , les fondemens de cette ambition désordonnée & de cette politique infidèle , qui , après lui avoir servi à troubler l'Europe en tout sens , & à se jouer sans cesse de ses alliés comme de ses ennemis , serviront bientôt de motif aux autres Puissances de ce continent , pour se réunir contre les successeurs & abattre leur orgueil (1). Catherine II a épuisé son Empire d'hommes & d'argent (2) ,

(1) Un jour viendra , & il n'est pas éloigné , où la confédération germanique sentira l'importance de se lier étroitement avec la Prusse , & d'abattre sérieusement l'orgueil de la Cour de Vienne.

(2) On peut affirmer que la Russie est ruinée pour cent ans au moins. Il n'y a pas aujourd'hui pour trente millions de livres tournois , en especes d'or ou d'argent , dans tout cet Empire ; tout le numéraire est en papier monnoie. Voilà à quoi se réduit toute la gloire de Catherine II.

pour la vaine gloire d'une conquête stérile, dont les suites, en excitant successivement le ressentiment & les invasions de cette foule innombrable de grands & de petits Tartares qui habitent le long du Caucase & dans la haute Asie, ne produiront d'autre effet en Europe que de discipliner les Turcs, ou de préparer à l'Empereur de nouvelles conquêtes, qui lui coûteront cher, & qui ne deviendront jamais le partage des Czars de Moscovie (1).

L'indépendance de l'Amérique nous a fait ouvrir les yeux sur la vraie destination des Peuples, sur leurs droits naturels, & sur l'égalité des droits de tous; & nous avons vu par un exemple mémorable, & nous avons prouvé par un exemple semblable, que les Nations peuvent tout aussi-bien devenir libres par la providence des choses & des événements, qu'esclaves par la grace de Dieu (2). *Tous les hommes sont nés*

(1) On n'a qu'à jeter les yeux sur la carte, pour voir qu'il est impossible que Constantinople appartienne jamais aux Russes. La Cour de Vienne a leurré celle de Pétersbourg, si elle lui a promis dans le partage, la Capitale de l'Empire Ottoman.

(2) Est-il rien de plus insultant pour la Majesté des Peuples, pour la dignité de l'homme, & pour l'éternelle vérité d'une intelligence suprême, & pour l'éternelle jus-

Libres & égaux : telle a été la première phrase du traité de confédération entre les États-unis ; telle a été la base de leur Constitution politique ; & cette Constitution doit être éternelle comme la base sur laquelle elle a été fondée. L'exemple de ce Peuple vertueux doit influencer nécessairement , & de proche en proche , sur les autres Peuples du nouveau continent , comme le nôtre influera sur nos voisins. Déjà même les plaines du Mexique & les montagnes du Chili ont ressenti la commotion électrique du feu sacré de la liberté. Déjà la petite Principauté de Liege a imité les trente-deux Provinces de France. Déjà les Brabançons ont fait reculer l'audace de leur tyran , & déconcerté ses ruses , par leur courage & leur caractère. Déjà l'Espagnol se rappelle le serment sublime du Justicier d'Arragon au Roi , au nom des Cortés (1). Bientôt les Hon-

rice de cette intelligence , que cette phrase : *nous Rois ou Empereurs , par la grace de Dieu , &c.* ? Où sont les Patentes que Dieu a données aux Rois pour asservir les Nations ? Ne sont-ce pas les Nations elles-mêmes qui se sont choisis des Chefs & des Rois ?

(1) *Nos que valemus tanto como vos , y que podemos mas que vos , vos azemos nuestro Rey , y seguir contal que guardeis nuestros fueros ; si no , no.*

Nous qui valons autant que vous , & qui pouvons plus que vous , nous vous faisons Roi , pour conserver nos droits ; sinon , non.

grois se rappelleront leur fierté & les outrages qu'on ne cesse de leur faire. Bientôt Florence & Milan oferont s'irriter contre l'espionnage despotique & l'inquisition fiscale de leurs Ducs Autrichiens. Quelle jouissance délicieuse pour les vrais Philosophes de ce siècle, de voir que tout le genre humain tende enfin d'une manière si marquée vers sa destination véritable !

Les dernières révolutions de l'Indostan & les troubles qui y regnent encore , nous prouvent jusqu'à quel excès la soif de l'or peut altérer les principes d'humanité & d'éducation chez les hommes ; puisque des Anglois même , élevés dans le sein de la liberté & à l'école des vertus civiles , ont commis chez les Peuples, les plus doux de l'Inde , plus de ravages & d'horreurs en moins de trente ans , que les barbares Mogols , sortis des forêts de la Tartarie , n'en ont commis pendant deux siècles dans le même pays. Ce qui prouve que de toutes les maladies de l'esprit humain , la soif de l'or est la plus funeste.

La dernière révolution de Hollande est une nouvelle preuve de ce que je viens de dire. Si les Hollandois n'eussent été que de pauvres Bataves comme autrefois , ou s'ils avoient voulu sacrifier une partie de leurs richesses pour conserver & maintenir leur liberté , ils ne l'auroient pas perdue au premier coup de canon, comme

cela est arrivé. Mais ils ont mieux aimé fléchir le genou devant un de leurs sujets, que d'ouvrir leur bourse. Dans l'Indostan, l'amour de l'or a rendu les Anglois cruels; en Hollande, il a rendu les Habitants lâches; l'Amérique Septentrionale n'avoit point d'or, elle est devenue libre.

En France, l'or avoit tout subjugué : c'étoit la soif de l'or qui attiroit auprès du Trône presque toute la Noblesse & le Clergé du Royaume : c'étoit elle qui éteignoit souvent le courage des Juges & leur faisoit tomber des mains le livre de la Loi : c'étoit elle qui tenoit la bouche béante à nos beaux esprits & à nos Académiciens : c'étoit elle qui faisoit aboyer la plupart de nos Journalistes contre les efforts des gens de bien & des amis de l'humanité. Cette soif enfin avoit attaqué toutes les mœurs publiques, renversé toutes les idées particulières, dénaturé tous les principes de gouvernement, & répandu parmi les Courtisans un esprit de vertige & d'erreur, qui troubloit constamment leur tête, & les empêchoit de soupçonner la révolution qui s'avançoit à grands pas (1).

(1) Arrêtons-nous un instant sur cette étrange maladie de l'esprit humain, la soif de l'or; & voyons si l'or, après avoir été l'origine de toute corruption morale & politique, ne doit pas être un jour l'origine de la liberté.

Mais quelle étoit la source de ce désordre en France ? La Cour de France elle-même : c'étoit

universelle. Interrogeons le cœur humain, & consultons l'expérience & les faits. Que demandent les Chefs des Nations ? de l'or. Que demandent les Nations elles-mêmes ? de l'or. Mais le tyran, à qui les Nations ont remis leur puissance & une partie de leur or, pour qu'il leur garantisse le reste, voyant que cet or lui attire tant d'hommages ; que cet or lui procure tant de jouissances & de dissipations ; que cet or aiguise si facilement le fer de ses Soldats contre leurs Concitoyens ou les étrangers ; le tyran, dis-je, tâche d'arracher tout l'or de la Nation, & d'en disposer lui tout seul, pour avoir à lui tout seul toutes les jouissances. Mais qu'arrive-t-il alors ? que les individus de la Nation, qui, de leur côté, en général, ne travaillent que pour avoir de l'or, ou ne flattent les tyrans que pour avoir de l'or ; ou n'égorgent leurs semblables que pour avoir de l'or ; voyant que les tyrans ne se servent d'eux alternativement que pour avoir à la fin l'or de tous & un chacun, & priver tous & un chacun de toutes les jouissances ; les individus, dis-je, s'efforcent de retenir l'or qui leur reste, pour conserver au moins le nécessaire. Et c'est alors que l'intérêt personnel & l'amour de l'or, éclairant chacun sur les droits naturels de ses semblables & sur l'équité distributive, apprend à chacun, qu'il vaut mieux jouir en commun, faire valoir son or en commun, & s'en garantir la possession en commun, par des Loix Nationales égales pour tous, que d'en confier la garde à un seul, qui fasse seul

de-là,

de-là , c'étoit de ce foyer actif de corruption que partoient tous les miasmes d'immoralité , de perversité & d'impolitique dont la Nation étoit infectée. Jamais , d'ailleurs , l'absurdité des principes , parmi les partisans du despotisme & de l'aristocratie aulique & ministérielle , ne fut si marquée qu'au commencement de la révolution. Jamais les idées que les Ministres s'étoient faites des hommes & de l'administration des Empires , ne furent si opposées au sens commun & à la marche des choses. Il sembloit que plus les Nations s'éclairoient sur la nature de l'homme , & sur les

toutes les Loix , & qui par le moyen de ces Loix , attire tout l'or à lui , pour avoir tous les hommages & toutes les jouissances. C'est donc une grande question que je viens de résoudre , en démontrant que le patriotisme & l'amour de la liberté , chez les Peuples modernes , proviendront moins d'une exaltation d'esprit que de l'intérêt personnel bien entendu , & d'une juste indignation contre l'égoïsme fiscal & absorbant de leurs Rois ou Empereurs. Qu'on juge donc maintenant de la stupidité de ces hommes d'Etat , qui croient que c'est en choquant tous les intérêts particuliers & généraux d'une Nation , & en voulant lui ravir tout son or , qu'on parvient à maintenir l'autorité du Chef. Belle leçon d'ailleurs pour les Peuples qui donnent , ou laissent à leurs Chefs de trop gros revenus ; car plus on a , plus on veut avoir !

droits respectifs des Peuples & des Chefs, plus ces Chefs s'aveugloient sur tous ces objets (1). Si les individus se plaignoient, on les repoussoit

(1) Il y a ici une comparaison bien remarquable à faire entre la marche des Rois & celle des Papes : ces derniers n'ont pas voulu voir que les Nations Chrétiennes, en s'éclairant sur la nature des Religions, demandoient des modifications de culte plus directes & plus relatives à la morale de la raison & aux lumières acquises ; ils ont insisté pour conserver la Théologie de Christ dans toute la barbarie du style de l'Ecole, dans toutes les prétentions du Catéchisme de la primitive Eglise, & dans tout l'appareil des cérémonies gothiques & des Liturgies Grecques ; & ils ont perdu sans retour dans l'opinion publique, non seulement la foi des miracles & des prophéties, mais celle de l'Homme-Dieu lui-même ; & ce qui est pire encore, la croyance en l'infailibilité du Pontife Romain. On a vu que la morale de Christ n'étoit que la morale de l'homme ; & que cette morale susceptible d'une perfection continuelle, étoit bien plus parfaite aujourd'hui dans ses principes & ses développements, que du temps d'Hérode & de Pilate. De même les Rois n'ont pas voulu voir que les Peuples, en s'éclairant sur la nature des Gouvernements, demandoient des modifications dans le pouvoir monarchique, plus directes & plus relatives au droit naturel des Nations & à la politique de la raison ; ils ont insisté, non seulement pour conserver le pouvoir monarchique dans tout l'appareil des anciens despotes d'Asie, & comme droit de conquête, mais pour le rendre absolument théocratique & arbitraire ; & ils ont

avec insolence & dureté. S'ils insistoient, on les faisoit mettre à la Bastille. Si la Nation entiere faisoit un mouvement d'impatience, on croyoit l'appaiser par de belles promesses; & on la méprisoit assez pour violer deux jours après, & en sa présence, les promesses qu'on lui avoit faites. Si le danger paroïssoit pressant, on changeoit de Ministre, mais jamais de plan. Varier ce plan, étoit le talent qu'on attendoit du nouveau Ministre; & malheur à lui, s'il projettoit d'y renoncer! Non, jamais le Gouvernement François, n'a renoncé au plan de despotisme si constamment suivi, si progressivement perfectionné sous les regnes de Louis XIII, Louis XIV, Louis XV; il n'y a renoncé, qu'autant que la révolution des 13 & 14 Juillet dernier se maintiendra & se con-

perdu sans retour dans l'opinion publique, non seulement la vénération qu'on leur accordoit autrefois comme à des Dieux, mais le respect même du cœur, qu'on porte au dernier des Citoyens, quand il est vertueux. On a vu que la morale des Rois ne pouvoit point s'accorder avec la morale universelle, & qu'elle marchoit toujours en raison inverse de celle-ci, soit par l'éducation de ces prétendus propriétaires des Nations, soit par l'excentricité de leur sphere qui les repousse sans cesse hors de la sphere commune des autres hommes; d'où l'on seroit tenté de croire que l'état de Roi, & à plus forte raison celui de despote, est un état contre nature.

solidera. Il n'y avoit jamais renoncé , 10. parce qu'il n'est pas de la nature du despotisme , de revenir de lui-même sur ses pas , mais bien de continuer toujours sa marche , par des routes plus obliques encore que celles qu'il a suivies auparavant , & d'autant plus obliques , qu'on cherche davantage à les découvrir. L'opinion publique , quelle que soit sa toute-puissance sur la masse des esprits , ne suffit pas pour redresser cette marche ; parce que l'opinion publique n'est qu'une puissance morale , & que le despotisme ne connoît d'autre puissance morale que ses longues habitudes & les prétendues prérogatives de sa seule volonté.

20. Parce que la Cour de France étant mue , dirigée & encouragée par l'influence d'une Cour étrangere , très-despotique elle-même , & dont l'unique but étoit de nous faire servir à ses projets d'ambition & à ses plans de conquêtes , il n'étoit pas probable que cette puissance étrangere donnât dans aucune circonstance , d'autres conseils que ceux qu'elle avoit déjà donnés , & qu'elle abandonnât si facilement la douce habitude d'enchaîner à son char , & de pressurer à son aise la seule Nation de l'Europe , qui , par ses richesses , sa valeur & sa population , pouvoit la rivaliser & mettre un obstacle réel & continuel à son aggrandissement. Le célèbre Prince de Kaunitz , qui sca-

voit mieux que personne, que jamais la Maison d'Autriche ne parviendrait à faire de nouvelles conquêtes, si la France restoit attachée au Corps Germanique, & si l'alliance de la Prusse étoit à notre dévotion, n'avoit pas trouvé de meilleur moyen pour nous détacher de toute l'Europe, & nous gouverner à son gré, que de nous attacher à la Cour de Vienne, par des alliances de tous les genres, & par des cajoleries de toute espece à nos Ministres. Il avoit si bien tendu ses filets à cet égard, que dès-lors, nul ne pouvoit obtenir de graces marquées à Versailles; nul ne pouvoit entrer dans le Ministère; nul ne pouvoit s'y conserver, sans être reconnu pour homme dévoué au parti Autrichien. On avoit fait plus : on avoit trouvé moyen de fermer la bouche aux Ministres disgraciés, par la crainte qu'on leur inspiroit & par les récompenses dont on les combloit. Et le Prince de Kaunitz, croyant que le caractère françois étoit encore plus pusillanime qu'il n'étoit indiscret, il avoit compté sur un secret, dont on avoit grand soin ici d'étouffer les moindres traces, dès qu'il menaçoit d'éclorre.

D'après toutes ces observations qui ne sont que trop réelles & trop frappantes, qu'on juge donc si le Gouvernement François avoit voulu ou pu changer de plan dans aucun temps. Non, je le ré-

pete, il n'en a jamais changé par lui-même ; il s'est contenté de le varier suivant les circonstances ; & la tactique incertaine des ruses ministérielles de notre Cour, s'étant perfectionnée par la tactique profonde & consommée des ruses autrichiennes, on avoit connu toutes les marches & contre-marches dont il falloit faire usage, à fur & mesure & au besoin.

Je ne citerai pour exemples parmi les Ministres François dévoués au parti autrichien, que l'Archevêque de Sens & M. de Lamoignon. Ces deux hommes étant sans talens comme sans patriotisme, n'avoient autre chose à faire pour mériter leur place & la conserver, que de s'empres- ser à montrer leur dévouement & à la Cour influente & à la Cour influée. Cet empressement s'accordoit parfaitement bien avec leur caractère cupide & irrésolû : ils avoient tous deux le mot de l'ordre dans les instructions qu'ils recevoient de l'Abbé de Vermont (1), regardé comme le correspondant direct du Prince de Kaunitz ; l'un pour achever la dilapidation des finances, & l'autre la dilapidation des Loix. Mais M. de Lamoignon avoit de plus, un ressentiment à satisfaire contre les Parlements. Fort des Puif-

(1) S'il est un raître qui mérite d'être poursuivi à outrance, c'est l'Abbé de Vermont.

sances qui lui donnoient l'impulsion en secret, & de sa haine qui lui donnoit des ailes en public, il voulut, comme l'Ange du Seigneur, exterminer d'un seul coup tous les grands Tribunaux du Royaume ; car il ne falloit point de Tribunaux réfractaires à la volonté arbitraire du Prince, dans un Empire allié de la Maison d'Autriche, puisqu'il n'y en avoit point dans les Etats héréditaires de cette Maison. C'étoit donc à nous mettre totalement de niveau avec les Hongrois, les Autrichiens, les Bohêmes & les Moraves, que M. de Lamoignon tendoit absolument ; mais son opération fut bientôt suivie d'un échec : l'inertie des Tribunaux inférieurs la rendit nulle ; & ce qui fut pis encore pour ces innovateurs pervers, l'inertie des Troupes leur ôta tout espoir d'une nouvelle tentative en ce genre.

Telle a été cependant la conduite des Ministres François, dirigés par un fil secret de la Cour de Vienne. Telle fut l'erreur grossière de ces hommes vains & avides, qui croyoient tout soumettre à leurs volontés, par des baïonnettes & des lettres de cachet. Ils ne voyoient pas que dès l'instant, que le mépris public les avoit investis de toutes parts, les baïonnettes avoient perdu de leur docilité ; & que les lettres de cachet, loin d'épouvanter personne, ne servoient au contraire qu'à réunir & soulever tous les es-

prits (1). Puisque la Providence a voulu que les Nations fussent éclairées sur leurs droits aussi po-

(1) Les Ministres se sont presque toujours imaginé que c'étoit réellement un effet de la bonté du Roi & de leur humanité à eux-mêmes, s'ils n'employoient pas à chaque instant les baïonnettes & les lettres de cachet pour se faire obéir. Ils ont cru follement que cent cinquante mille Soldats François subjugueroient aisément trente millions de François leurs Compatriotes. Ils n'ont pas vu qu'il faudroit prodigieusement rabattre un jour de cette prétention, & que le devoir des Officiers & des Soldats ne s'étendoit pas jusqu'à égorger leurs peres, leurs meres, leurs freres, leurs sœurs, leurs amis, leurs maîtresses, pour procurer au Roi & à ses Ministres toutes les jouissances qu'il leur plairoit d'imaginer, & pour leur donner moins de peine à remuer le bout de la langue; car enfin que demandent les despotes & leurs Ministres, lorsqu'ils ordonnent aux Soldats d'égorger leurs Concitoyens, comme cela est arrivé en France & dans les Pays-bas Autrichiens, si ce n'est que ces Soldats leur épargnent la peine de penser. « Je veux votre argent & » vos propriétés, disent les despotes aux Peuples. Nous ne » trouvons pas à propos de vous les donner, répondent » les Peuples avec respect, & nous vous en expliquerons » les raisons». *Feu* sur cette canaille, disent les despotes aux Soldats. « Je veux que vos opinions & vos pen- » sées relevent des miennes, & que vous m'adoriez conti- » nuellement. Nos opinions & nos pensées ne sont pas à » vous, elles sont à nous, c'est Dieu qui nous les a don-

sivement & aussi généralement qu'elles le sont aujourd'hui, il falloit se prêter aux circonstances,

» nées, & c'est lui seul que nous adorons. *Feu*, Soldats,
 » sur cette canaille. Je veux rétablir le désordre que j'ai
 » mis dans les finances de l'Etat, & je veux que vous
 » m'en trouviez absolument les moyens, sans être obligé
 » de vous rendre compte de l'emploi que j'ai fait jusqu'à pré-
 » sent de ces finances & de celui que j'en ferai par la suite.
 » Nous ne pouvons nous prêter à cette volonté sans assen-
 » bler les Représentants de la Nation, & sans délibérer libre-
 » ment sur la proposition que vous nous faites, parce que
 » vous avez trop abusé jusqu'ici de notre argent, de notre
 » confiance & de notre fidélité ». *Feu*, Soldats, sur cette
 » canaille ». On comprend donc clairement qu'au moyen de
 ces deux mots, *je veux* & *feu*, le Gouvernement Mo-
 narchique se seroit simplifié singulièrement en France,
 comme il l'est en Autriche, & qu'on n'auroit pas eu
 besoin de savoir lire & écrire, ni même de se donner
 la peine de penser un seul moment pour être Roi ou
 Ministre. On auroit eu le temps de se divertir tout le
 jour, en disant le matin, *je veux*, & le soir, *feu*, si
 on n'avoit pas été obéi. Vous voyez bien, Peuples de la
 terre, que chacun cherche ses commodités dans ce
 monde. Un Roi & des Ministres n'ont pas le temps de
 réfléchir sur ce qu'il faut faire : par *je veux* & *feu*, tout
 est dit, tout est pensé. Mais si les Officiers & les Sol-
 dats réfléchissent qu'en faisant feu sur leurs Compatriotes
 pour la commodité de cinq ou six personnes, ils

& ne pas braver la force de l'opinion par des tentatives extravagantes sur la liberté des Citoyens, & par des raisonnemens absurdes & ridicules en faveur du Monarchisme. Appartient-il donc à quelques génies étroits & bornés que le hasard, & souvent l'intrigue ont mis en place, d'arrêter la marche des choses, & d'empêcher que la grande procession des êtres pensants arrive à sa destination ? La perfection de la raison humaine, la réclamation du droit naturel pour tous en général & pour chacun en particulier, la liberté d'opinions, l'équité dans les Loix, l'abolition du pouvoir arbitraire ; voilà ce que demande aujourd'hui la nature entière ; voilà ce que l'aspect imposant du Soleil attend de ses rayons bienfaisants, puisqu'il continue à éclairer

tueront leurs parents, leurs femmes, leurs maîtresses, & qu'au regret de les avoir tués, se joindra celui d'être encore plus esclaves & plus misérables qu'auparavant, ils ne feront point feu ; ils boiront au contraire avec leurs parents, leurs amis & leurs maîtresses, & ils diront : nous ne voulons pas verser leur sang, parce que c'est le nôtre propre : nous avons fait serment de défendre nos parents, nos amis, nos maîtresses & nos compatriotes, contre des ennemis étrangers, & non de les égorger pour le bon plaisir & la commodité de cinq ou six personnes.

notre espece & à la vivifier ; voilà ce que tout homme a droit d'espérer , puisque tout homme en naissant , acquiert un droit égal aux jouissances de la vie & aux avantages de la société. Il seroit bien plaissant , en vérité , que les lumieres éparées au milieu des Nations , leur industrie , leurs talents , leur génie , leur force , leur existence morale , civile & politique n'eussent d'autre but que l'avantage & le bon plaisir d'un seul , & que la majesté universelle du genre humain fût dévouée à être l'esclave de la majesté d'un Particulier. Où étions-nous donc ? dans quels siècles avions-nous vécu ? Dans quelle espece de léthargie le genre humain étoit-il plongé ? Nous avons ouvert les yeux , & nous n'avons vu autour de nous que des êtres qui nous ressemblent. On nous a dit que dans cette foule de millions de nos semblables , il y en avoit quelques-uns d'une nature absolument différente , & qui se regardoient comme les propriétaires des autres. Nous avons examiné de près ces prétendus propriétaires des Nations , & nous n'avons trouvé en général pour résultat de leur caractère prétendu divin , qu'un orgueil illimité , que des vices , des foiblesses , & des passions souvent pires que chez le reste des hommes (1). Où donc est le droit de propriété &

(1) On a beau dire , ce n'est que dans le gouverne-

d'autorité absolues pour eux ? Pourroit-il être ailleurs que dans la force & dans l'opinion ? Mais c'est le nombre qui fait la force & l'opinion ; & dès que le nombre a été frappé du trait de lumière qui épure sa raison & son jugement ; dès que l'opinion du nombre est décidée sur le droit de tous , le droit exclusif d'un seul n'est plus rien , il tombe en désuétude ; il ne présente enfin qu'une idée vaine , dont l'expression ne signifie autre chose qu'une antique erreur du genre humain ,

X ment d'un seul que les mœurs se corrompent. La démocratie & l'aristocratie ont de grands inconvénients sans doute ; mais ces deux especes de gouvernements ne sont point corrupteurs de l'esprit & du cœur , comme le gouvernement d'un seul. Un Roi , qui distribue les graces à son gré , quelle que soit d'ailleurs la constitution de l'Etat , attire nécessairement autour de lui tous les fainéants de la Nation , tous les gens avides & pervers ; & de proche en proche , la corruption , gagnant toutes les classes de la société , finit par corroder les Corps législatif & judiciaire même. Je crois donc que le meilleur gouvernement possible , réservé à la perfection de la raison humaine , sera celui où la fainéantise & la cupidité n'auront point d'idole particulière à encenser ; où le Roi n'aura rien à donner ; & où la Nation , en faisant la loi , accordera seule les graces & les récompenses. Je laisse aux gens de bien à décider cette question.

qu'un abus des premières sociétés, & qu'une preuve morale de l'ignorance & de la stupidité des premiers hommes.

QUATRIEME DISCOURS.

Plus on examine la question du prétendu droit exclusif d'un seul sur tous, plus on trouve qu'il est important de la résoudre & de la déterminer positivement aujourd'hui pour tous les Peuples du monde. Dans l'enfance des sociétés, l'ignorance & la stupidité générales des hommes, exigeoient sans doute que le plus hardi & le mieux avisé d'une Nation fût choisi pour le chef de ses compatriotes, afin de les conduire à la guerre; car la guerre & les massacres des Nations par les Nations étoient, dans l'état primitif des choses, une fatalité inhérente, alors, à la cervelle humaine, (vu l'imperfection primitive de cet organe); & cette fatalité devoit continuer à avoir son effet jusqu'à ce que l'organe de la raison, chez l'homme, eût été modifié par le temps & l'expérience. Mais aujourd'hui que des Peuples entiers sont éclairés sur leurs droits naturels; aujourd'hui qu'ils sont pénétrés de la raison de leur égalité & du libre arbitre de leur humanité, quel besoin ont-ils d'aller égorger leurs semblables, & de se faire égorger pour satisfaire au caprice & au libre arbitre d'un

seul ? Et en vertu de quel droit prétend-on, sur-
 tout, armer les Citoyens les uns contre les
 autres, pour les forcer, les uns par les autres, à
 subir, rous également, & sans cesse, le joug du
 despotisme & l'arbitraire des impôts ? Si les pre-
 miers hommes ont dû s'en rapporter aux plus
 éclairés d'entr'eux pour se former des loix ; si les
 Législateurs ont acquis par-là quelques droits, c'est
 à la reconnoissance & à la vénération de leurs
 contemporains & de la postérité, & non à la
 propriété des Nations qu'ils ont dû prétendre ;
 car un homme n'acquiert point de titre sur la
 liberté d'un autre homme, pour avoir contribué
 à son éducation, ou pour lui avoir donné un bon
 conseil, ou pour l'avoir aidé à se défendre contre
 ses ennemis. D'un autre côté, lorsque les Peuples
 ont choisi ou adopté des Législateurs, ils n'ont
 pu se démettre du droit de contrôler leur lé-
 gislation, de la désapprouver ou de la changer
 même si elle ne leur convenoit pas. De même
 lorsqu'ils ont choisi un Général, ils n'ont pu se
 donner à ce Général comme une propriété ter-
 ritoriale : ils lui ont dit seulement : si nous sommes
 vainqueurs, nous te couronnerons, pour annoncer
 à tous que tu es notre chef de bataille ; & si
 tu continues à te conduire avec bravoure & pru-
 dence, nous te confirmerons dans l'exercice de chef.
 Mais une couronne de lauriers ou de diamants,

mais la prérogative du titre de Général d'armée n'emportent pas plus le droit arbitraire de vie & de mort sur les Peuples, que la prérogative du titre de Législateur n'emporte celui d'imposer arbitrairement leurs propriétés. Tel est d'ailleurs le droit de la nature & de la raison, que le Général doit être subordonné au Législateur, le Législateur à la Nation, & tous trois aux Loix que la Nation aura délibérées & consenties, par une Assemblée collective des Représentants de ses Provinces. Si le Législateur & le Général ont abusé de leurs titres & de la prérogative de ces titres, l'un, pour faire des Loix contraires au bien de la Nation; & l'autre, pour appuyer ces Loix par la force, alors la Nation rentre dans tous ses droits; elle ne doit plus obéissance militaire au Général, ni obéissance civile au Législateur, ni obéissance politique aux Loix qu'on a promulguées sans sa participation & son consentement. Elle ne doit plus obéissance militaire au Général, 1°. parce qu'il seroit extravagant & absurde, que pour obéir à la fantaisie de ce Général, elle tournât ses propres armes contre elle-même; 2°. parce que ce Général abusant de la force qui lui a été confiée, pour faire exécuter des Loix arbitraires, est devenu coupable du crime de Leze-Nation au premier chef. Elle ne doit plus obéissance civile au Législateur, 1°. parce

qu'il seroit d'une démenche extrême de livrer aveuglément & au hasard, sa vie, son honneur & son argent à celui qui vous annoneroit, par des loix arbitraires, qu'il en veut disposer quand il lui plaira & de la maniere qui conviendra, en temps & lieu, à ses idées & à ses calculs; &, 2^o. parce que le Législateur ayant abusé de sa prérogative de Législateur pour vous asservir à l'égoïsme de sa volonté, il est devenu coupable du crime de Leze-société au premier chef. Elle ne doit point obéissance politique aux Loix qu'on a promulguées sans sa participation & son consentement, 1^o. parce que toute loi quelconque est un contrat de société politique, dans lequel chacune des parties contractantes doit être appelée & consultée, & qui ne peut avoir de force que par le consentement libre & la signature respective des parties; 2^o. parce qu'il est démontré clairement qu'en refusant d'admettre la Nation dans le contrat respectif de la loi, le Législateur n'a d'autre vue que de l'asservir entièrement, & de la réduire à l'état passif des animaux domestiques; ce qui est une lésion atroce du droit civil, politique & moral des Nations & des individus.

Mais il est une circonstance où l'abus du pouvoir est bien plus étrange encore & bien plus dangereux : c'est celle où le même homme, après s'être arrogé le pouvoir exécutif & le pouvoir législatif,

législatif, en conclut que le pouvoir d'imposer les taxes à son gré lui appartient encore. Un Ange, le plus parfait des Anges, (s'il en existoit, doués de toutes les perfections qu'on leur attribue) ne pourroit jamais nous persuader qu'il n'abuseroit pas de ces trois pouvoirs réunis ; & c'est néanmoins ce que prétendent quelques hommes appelés *Rois* ou *Empereurs*, & qui sont sujets aux mêmes fonctions & aux mêmes infirmités de la vie que nous. Dieu, disent-ils, leur a fait la grace de tout sçavoir & de tout prévoir ; ils sont la justice & la sagesse même ; nul n'en peut douter, sans passer pour un mauvais Citoyen ou pour une mauvaise tête. La moindre résistance d'opinion contre une prétention si absurde, est un crime à leurs yeux. Arrivé à ce période, leur orgueil n'a cessé de s'agiter pour chercher un moyen final de consommer le crime atroce de leze-Nation & de leze-humanité par-tout, en ne laissant plus aux Peuples que la faculté pure & simple de végéter sous le bon plaisir de leurs propriétaires prétendus ; ils n'ont pas vu, (car l'orgueil est aveugle) qu'à mesure qu'ils empiètent sur les droits naturels de leurs semblables, ils rompent tous les liens de la société & des Gouvernements. Ils n'ont pas vu, qu'en voulant étouffer ou éblouir l'opinion publique, puisée aujourd'hui dans les lumières

d'une raison universelle , c'étoit la concentrer dans chaque individu , & lui donner une énergie infiniment plus redoutable. Ils n'ont pas vu qu'en frappant de leur sceptre de fer , des masses formidables qui commencent déjà à s'ébranler d'elles-mêmes , ils risquoient d'en éprouver un contrechoc terrible. Les despotes enfin , n'ont pas vu qu'en voulant élever leurs prétentions jusqu'à celles des Dieux , leur qualité d'homme disparoissoit toute entière , & qu'ils n'étoient plus , aux yeux de la multitude , que des êtres bizarres & fantastiques , que des assemblages monstrueux d'erreurs & d'extravagances.

Quelle démençe plus inconcevable en effet que celle d'un homme qui veut s'arroger tous les pouvoirs ensemble , & dominer à son gré sur la foule de ses semblables ! Quelqu'un de nous , ô misérables mortels ! a-t-il reçu de la nature tous les dons à la fois ? A-t-il puisé dans son éducation cette sagesse infinie , cette pureté de principes & d'intentions , cet esprit universel de justice , cette profondeur de génie & cette sagacité de jugement qui pourroient permettre à peine à un homme d'aspirer au pouvoir suprême ? Quel est le Roi qui peut se flatter d'avoir toutes ces qualités ? En est-il un seul que l'Histoire puisse nommer pour les avoir toutes possédées ? S'il n'en est point , s'il n'en peut exister , quel est

donc l'être insolent & audacieux qui ose prétendre au pouvoir absolu ? Le malheureux ! accablé de ce pouvoir, il en sent tôt ou tard le pesant fardeau. Soit qu'il reconnoisse ou non son incapacité, les rênes de l'Etat n'en sont pas moins flottantes entre ses mains. S'il n'est pas tyran par caractère, il le devient par crainte. Un seul maître, dit-on, vaud mieux que plusieurs ; mais un tel maître, un despote, est une hydre à cent têtes. Fut-il jamais un tyran qui ait agi seul & par lui-même ? N'a-t-il pas toujours créé d'un coup de baguette des milliers de tyrans subalternes, des troupes nombreuses de Satellites, pour agir en son nom & pour son nom ? Instruments passifs de la volonté réelle de leur maître, n'ont-ils pas été souvent les instruments actifs de leur propre volonté à eux-mêmes ? Où donc est l'avantage d'un gouvernement quelconque, quand le Chef se croit au-dessus de la Loi & de l'opinion ; quand la Nation n'exerce ni le pouvoir exécutif, ni le pouvoir législatif, ni celui même de s'imposer les taxes qu'elle paie ; quand enfin le Gouvernement lui dénie le droit de régler les subsides qu'il demande ? En vérité, l'esprit se confond dans cet abîme de prétentions ridicules & extravagantes. Quoi ! Peuples de l'Europe ! vous auriez pris ou conservé des Monarques pour obéir à tous leurs caprices ? Vous

leur auriez confié le sceptre pour vous en frapper sans cesse & vous outrager à chaque instant ? Vous les auriez comblés de biens pour vous faire pétir dans la misère ? Vous auriez environné leur trône de tout l'éclat des grandeurs & de toute la somptuosité des richesses, pour vous avilir & vous fouler aux pieds ? Vous leur auriez remis la puissance législative pour déployer cette puissance contre vos droits naturels, votre sûreté personnelle, vos propriétés, votre faculté même de penser ? Vous leur auriez transmis le pouvoir exécutif pour vous menacer à chaque pas de la pointe de leurs baïonnettes, ou pour aller égorger des Peuples voisins, sans autre motif que le vertige de leur ambition ou de leur vengeance ? Vous les auriez chargés du trésor de l'Etat pour en abuser sous tous les rapports, corrompre les mœurs dans toutes les classes de la société, enrichir leurs favoris, bâtir d'inutiles Palais, & entreprendre des guerres injustes & ruineuses ?

Non, jamais les Nations n'ont pu s'abandonner à ce point aux caprices d'un seul ; non, jamais elles n'ont pu se dévouer à une pareille destinée ; non, jamais un seul individu de ces Nations n'a pu y consentir de son plein gré, ni pour lui, ni pour ses descendants. Chaque individu, au contraire, étonné lui-même d'un pouvoir aussi abusif, aussi révoltant, cherche sans cesse avec

inquiétude dans l'opinion générale de ses compatriotes l'aveu de son opinion particulière à cet égard. Il cherche cet aveu dans la morale du cœur humain , dans l'histoire des Nations , dans les loix de la nature , dans les écrits des philosophes , dans les principes même des Jurisconsultes les plus dévoués au pouvoir monarchique ; par - tout il le trouve conforme à ses propres idées ; par-tout un sentiment public ou secret repousse avec horreur l'idée d'un Gouvernement arbitraire.

Mais considérons l'état cruel d'oppression & d'avilissement où gémissent la plupart des Peuples de l'Europe. Qu'on examine sur-tout le régime légionnaire, taxateur & inquisitorial qui gouverne arbitrairement l'Autriche, la Hongrie, & une partie de l'Allemagne, & l'on s'attendrira sur le sort de ces malheureuses contrées, & l'on fera des vœux ardents pour leur délivrance & leur liberté. Peuples infortunés, dont jamais nous ne fumes les ennemis, que par l'ambition respectueuse de nos tyrans ; loin de servir la fureur ou la cupidité du vôtre, imitez notre exemple & notre courage. Laissez en paix les enfants de Mahomet, & venez réunir vos armes aux armes des Brabançons, vos freres & vos amis , & comme vous opprimés par la même main. Ne rougiriez-vous pas, quand la France est libre, quand les Pays-bas veulent l'être, de

jouer le rôle affreux de ces hordes barbares qui, après avoir dévoré une portion de l'espèce humaine, sous les enseignes d'un Alaric ou d'un Attila, retournoient dans leur pays porter les mêmes chaînes qu'ils avoient données aux autres Peuples. Réfléchissez - y , & songez , si l'amour de la liberté ou le respect pour elle ne guide pas vos bataillons, que vous aurez à faire, non seulement à ces mêmes guerriers qui poursuivirent votre Reine en 1741, mais à des François libres, mais à trente millions de François, mais à des hommes enfin dont toutes les Puissances de l'Europe ne peuvent plus aujourd'hui calculer la valeur & l'activité. Peuples Hongrois ! Peuples Allemands ! Soyons amis ; réunissons-nous pour abattre cette hydre féroce du despotisme, dont les cent têtes s'allongent de toutes parts sur ce continent. Demandez - vous à vous - mêmes ce que sont devenus chez vous les droits de l'homme & des Nations ? Avez - vous une existence civile & politique, dès que vous laissez le droit d'imposer les taxes à celui qui s'est arrogé le droit unique de faire vos Loix & de commander vos armées ? Quelle espèce de titres & de propriétés est devenue sacrée pour lui ? Quelle considération peut l'arrêter, dès qu'il se croit infallible & impeccable, dès qu'il annonce son droit comme un droit divin ? Peuples infortunés, je ne vois pas

ce qui vous reste , si ce n'est des yeux pour pleurer & un cœur pour palpiter jusqu'à la mort , sous les angoisses de l'oppression & de l'avilissement.

CINQUIEME ET DERNIER DISCOURS.

Rois de l'Europe, c'est à vous maintenant à qui je m'adresse : voyez comme l'empire de la raison étend son influence de toutes parts ; voyez comme l'indépendance de l'Amérique a développé l'amour de la liberté dans tous les cœurs ; voyez comme l'histoire du grand Frédéric, dont le génie veille encore sur l'ambition de ses voisins, nous a fait connoître la différence des Rois entr'eux & leur véritable nature ; voyez combien la force des idées philosophiques & l'énergie des expressions lancent de traits de lumière & de courage dans toutes les âmes ; voyez avec quelle sagacité d'esprit on devine vos intentions perfides , & on se joue de vos projets absurdes ; voyez combien de ressources il existe aujourd'hui dans la masse des esprits réunis , & tendant au même but ; dans cette fermentation d'idées provoquées par la résistance & alimentées par une foule d'écrits en tout genre ; dans cette multitude d'êtres pensants qui semblent frappés tous en même temps de la même commotion , & dont

l'union tacite d'opinions & de sentiments prend de nouvelles forces chaque jour ; voyez enfin , dès que la France , l'Angleterre & la Suisse sont libres , si vous pouvez vous flatter de replonger le genre humain dans la barbarie , & de le soumettre entièrement à vos caprices & à vos volontés (1) ? Rois de l'Europe , craignez le désespoir des Peuples soumis à votre Empire ; craignez que la main du Soldat sur laquelle vous avez tous fondé le système extravagant d'un despotisme absolu & d'une Monarchie universelle , loin de se plonger dans le sein de son frere ou des Peuples voisins , ne tourne au contraire contre vous-même le poignard dont elle est armée. Quelle soif cruelle vous dévore ? Quel vertige

(1) Le projet d'affervir entièrement tous les Peuples de l'Europe & de les réduire à l'état passif d'animaux purement domestiques , a été depuis long-temps l'objet d'une négociation très-sérieuse entre différents cabinets de l'Europe. On s'envoyoit réciproquement des plans à ce sujet. C'étoit l'Angleterre qui inquiétoit le plus ; & si l'Angleterre n'avoit pas été une Ile , sa liberté auroit déjà été attaquée plusieurs fois , comme celle de la Hollande ; les Anglois auroient été abandonnés de leurs alliés comme les Hollandois ; & les Rois de l'Europe auroient été tous des Dieux , que le Dieu d'Autriche auroit mangés tour à tour ; & nous autres Peuples , tous des troupeaux de bêtes.

vous tourmente ? Que cherchez-vous , ô Rois ? que voulez-vous enfin ? Est-ce de l'or ? est-ce du sang ? Il n'y en a pas assez sur la terre pour vous assa fier. Ce sont tous les pouvoirs ensemble , tous les Royaumes de la terre réunis , dites-vous ! Ah ! malheureux , quel fardeau pour vous ! Mais quelle raison donnez-vous pour justifier cette prétention ? C'est pour le bonheur des Peuples , répétez-vous sans cesse ? Quoi ! c'est pour le bonheur des Peuples que vous ne cessez d'employer contr'eux la ruse , le mensonge , la corruption & la force ? Quoi ! c'est pour leur bonheur que vous voulez être à chaque instant de votre vie , le maître absolu de leurs vies , de leur liberté , de leurs propriétés , de leur honneur & de leurs opinions ? Mais qui êtes vous , vous qui osez insulter si audacieusement à la raison de l'homme & aux droits des Nations ? Quelle est votre essence ? Quelle est votre nature ? Regardez-vous : n'êtes-vous pas pétris d'une chair qui doit pourrir comme la nôtre ? Vos os ne sont-ils pas condamnés à se dissoudre en poussière , dans la poussière de nos tombeaux ? N'êtes-vous pas asservis , comme nous , aux fonctions animales les plus sales & les plus dégoûtantes ? Votre tête n'est-elle pas sujette à se troubler par les vapeurs du vin , & par les accès de l'orgueil & de la colere ? Vous êtes assis sur votre cul comme les

autres ; (Montagne l'a dit avant moi), & vous osez prétendre à la Majesté des Dieux, & vous affectez un pouvoir universel & illimité ! Dieux de boue ! les vers vous détruiront un jour ; ils creuseront cette cervelle exaltée dans laquelle un esprit de vertige & d'erreur circuloit sans cesse pour votre malheur & le nôtre ; & l'on ne verra plus alors dans la cavité de vos crânes que le vide affreux de vos prétentions & le néant de votre existence. Non ! ne croyez pas qu'il suffise de porter une couronne pour en être digne. Ne croyez pas qu'il suffise de remuer le bout de la langue, & de dire, *je veux*, pour signifier qu'on est le maître des humains. On peut être leur tyran, mais on n'est point le maître de ceux dont on n'a pas sçu captiver le cœur ; car c'est dans le cœur de l'homme seulement que résident la véritable puissance & la véritable autorité de son semblable. Vos canons & vos baïonnettes pourroient faire couler du sang & de l'or au gré de vos caprices, mais jamais ils ne feront vibrer en votre faveur une seule fibre du cœur humain. Jamais ce cœur ne se dilatera en votre présence : contracté en lui-même, il contractera la physionomie de ceux qui vous aborderont : un faux air de satisfaction & de respect vous cachera le sentiment vrai de mépris & de haine qu'on vous portera. Sans doute que votre œil orgueilleux,

planant au-dessus de toutes ces physionomies factices , ne daignera pas descendre jusqu'à elles , pour en approfondir les mouvements ; mais votre propre cœur , comprimé sans cesse par les cœurs que vous repoussez , vous en avertira suffisamment par les spasmes du dégoût & de l'ennui. Vous continuerez à la vérité à vous gorger des mets les plus exquis & à rire avec insolence , au milieu de vos exultations familiares , de la misère des Peuples & de leurs plaintes répétées ; mais votre orgueil & votre insouciance même feront les bourreaux de votre ame & les vengeurs des Nations ; mais votre sang , allumé par la fièvre de la colère & du dépit , détruira les organes de votre végétation ; mais une langueur funeste empoisonnera le reste de vos jours ; mais vous périrez consumés du feu infernal qui dévore l'ame des despotes (1).

(1) Jusqu'à présent , les écrivains modernes les plus philosophes n'ont fait que bégayer sur les reproches qu'ils avoient à faire à leurs despotes. N'est-il donc pas temps , grand Dieu ! de parler net sur cet objet , & d'accourumer les hommes à dire la vérité sans déguisement à leurs oppresseurs ? Je sçais bien que les oppresseurs regardent ces vérités comme des insultes , & que les Commis des Bureaux & des Chancelleries Royales ou Impériales , prétendent que c'est manquer de respect aux Gouvernements , que d'éclairer les Nations sur la conduite de leurs Chefs.

Mais dis-moi, ô César Autrichien ! toi qui prétends à la Monarchie universelle ; toi qui tendis tes filets de toutes parts pour faire donner dans le piège les Rois , tes beaux-frères ; toi qui parcourus en poste la France , l'Italie & la Pologne , pour voir ce qui te conviendrait dans ces belles contrées ; toi qui crus , en humiliant le Pontife de la Religion Romaine , avoir conquis Rome & l'Etat Ecclésiastique ; toi qui crus , qu'en attaquant la Bavière , tu dissoudrais la confédération Germanique ; toi qui crus qu'en formant une alliance guerrière avec les Russes , pour conquérir les Turcs , tu triompherais des derniers , afin de tromper ensuite Catherine II ; toi , que la fièvre & la pulmonie menacent à chaque instant du tombeau , dis-moi jusqu'où prétends-tu porter le despotisme que ta famille affecte depuis si long-temps ? Jusqu'à quand ton ambition démesurée abusera-t-elle de la patience des

Mais ces Commis sont bien plaisants , d'imaginer que la vérité est moins respectable que les Rois. Si on ne disoit jamais la vérité , il s'ensuivroit que le despotisme ne finiroit jamais , & que les Commis des Bureaux ministériels seroient de père en fils d'éternels petits tyrans subalternes. Ils parlent pour eux ; nous parlons pour nous , & celui qui dit la vérité , finit toujours par avoir raison.

Peuples voisins ? Jusqu'à quand enfin troubleras-tu le repos de l'Europe entière par tes intrigues & tes armées ? C'en est fait , ta politique est par-tout dévoilée. Par - tout on a deviné d'avance les perfidies nouvelles que ton Cabinet prépare pour couvrir les perfidies précédentes. Tu menaceras la France , mais tu n'oseras jamais attaquer seul , des François libres : on t'aura charitablement averti de ce qu'ils valent aujourd'hui , de ce qu'ils peuvent aujourd'hui , & sur-tout qu'ils t'abhorrent & ne te craignent pas. Tu solliciteras la Prusse , l'Espagne , la Sardaigne même à se joindre à toi , pour soutenir ce que tu appelleras l'intérêt commun de la Royauté ; mais ces Puissances verront bien que ce sera plutôt l'intérêt de ton ambition & de ta vengeance. Elles savent que nous aimons notre Roi , & qu'il sera plus heureux par notre liberté , qu'il n'étoit malheureux par le despotisme de ses Ministres , & par l'influence de ta Cour : les Chefs de ces trois Puissances imiteront son exemple , en rendant à leurs Peuples les droits que la justice & la raison leur ont donné de toute éternité. Le Roi de Sardaigne sçait d'ailleurs que nous respectons & aimons toute sa famille , & qu'il est plus grand à nos yeux , par son Gouvernement paternel , que tous les Césars modernes ensemble. Le Roi d'Espagne n'a nul intérêt à troubler notre

repos; Louis XVI ne l'appellera point à son secours; il est au milieu de ses enfants, & si les Espagnols entroient sur nos frontieres, le pacte de famille nationale seroit rompu dès l'instant; ou l'Espagne deviendroît libre comme nous; ou les François se vengeroient bientôt des Espagnols. De son côté, le successeur de Frédéric est trop bon politique & trop brave guerrier, pour attaquer sans raison un Peuple qui eut toujours un penchant décidé pour la Maison de Brandebourg, qui fut l'allié naturel de sa puissance, qui devoit toujours l'être, & qui le sera maintenant par la force des choses & par un égal intérêt.

Mais supposons qu'une politique aveugle & perverse amenât sur nos frontieres, les Espagnols, les Piémontois, les Prussiens & les Autrichiens; eh bien, nous aurions plus d'ennemis à vaincre & plus de gloire à acquérir. Et puis, crois-tu, ô César Autrichien! que les Anglois & les Suisses n'auroient pas aussi, avec nous, l'intérêt commun de la liberté des Peuples à défendre? Crois-tu que ces Belges, qui abhorrent ta domination, qui exécrent ta famille, qui demandent vengeance contre toi, au Ciel & la terre (1); crois-tu que l'amour

(1) Si l'on veut connoître jusqu'où va l'exécration des Belges pour la Maison d'Autriche, qu'on lise une brochure

de la liberté, & le respect pour leur Religion, n'en feront pas des héros réunis aux héros François ? Et crois-tu encore que ces Soldats Allemands qu'on avoit décriés à tort parmi nous, comme de vils automates, & qui cependant se sont montrés en grande partie pour la cause de la liberté, ne marcheront pas avec regret contre des hommes leurs semblables & leurs frères ; qu'ils ne jetteront pas leurs armes bas pour aller les embrasser, au lieu de les égorger ; qu'ils ne feront pas enfin cause commune contre toi ? Oui, ces Soldats Allemands ne sont pas moins réfléchis, moins humains que les Soldats François & les Citoyens du Brabant. Je vous l'atteste, courageux Belges ! je l'avois prédit pour la révolution en France : ces Soldats qu'on fera marcher contre vous, en ennemis, deviendront, par un coup de la Providence, vos amis & vos défenseurs. Le sort en est jeté : les Nations vont être libres, & les tyrans vont disparaître de dessus la face de la terre. Ne vous effrayez pas des premiers moments : ne redoutez ni les menaces du César Autrichien, ni la marche de ses armées, ni ses trains d'ar-

qui vient de paroître & de se répandre en profusion dans les Pays-Bas, & qui a pour titre : *TROMPETTE ANTI-AUTRICHIENNE : le Prince déchu de sa Souveraineté, & le sang des fideles Sujets avec la Religion, vengés.*

tillerie : les François vous ont appris comment on dissipoit ces Troupes , en leur présentant le front d'un guerrier & la main d'un frere. Craignez plutôt les lenteurs , les pour-parlers, les moyens de conciliation , les promesses d'une restitution complete de vos privileges ; c'est-là où le Cabinet de Vienne est plus terrible encore ; mais c'est-là son dernier retranchement. Il voudra vous appaiser pour vous désunir ou vous endormir, & vous égorgera ensuite endormis ou divisés. C'est ainsi qu'il conseilloit à nos lâches Ministres d'agir envers nous. Non , Peuples Belgiques ! point de treve avec les tyrans ; point d'accord avec eux : la mort ou la liberté ! Rassemblez les Membres de vos Etats ; remplissez l'Europe de vos manifestes ; traduisez-les dans toutes les langues ; envoyez des Députés à notre Assemblée Nationale ; demandez-lui à réunir vos Provinces à nos Provinces , votre Nation à la nôtre , vos armes à nos armes , vos cœurs aux nôtres ; & vous verrez ce que peuvent l'amour de la liberté & la réunion du courage dans trente-trois millions de François & de Belges.

F I N.



